

À Londres

Marie Raymond

Number 49, Winter 1967–1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58277ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Raymond, M. (1967). Review of [À Londres]. *Vie des Arts*, (49), 67–67.

— Admettons que je ne me sente pas personnellement concerné par ces mouvements, pop, géométrie, op; il y a des recherches intéressantes dans tous les domaines. Pourquoi les tubes de couleur ne seraient-ils pas remplacés par des ampoules électriques de couleur, ce qui entre parenthèses rejoint le vitrail. Mais, quand on arrive à exécuter des objets plus horribles en néon que le plus clinquant des trucs publicitaires, alors je dis non! Toutefois, ce n'est pas moi qui dirai à leurs adeptes qu'ils devraient faire autre chose, de même que je ne tolère pas que d'autres veuillent me dicter leur façon de voir.

— Cependant, je ne pense pas que l'on puisse vivre dégagé d'une époque, mais que celle-ci s'imprègne sur vous et en vous...

— Nous participons à la vie du fait que nous sommes englobés dans un tout. Des événements nous touchent, nous émeuvent mais ne donnent pas pour autant leur direction au tableau. Le monde extérieur m'influence mais ne détermine pas ma peinture. Le processus est assez inconscient, et je ne crois pas qu'un tableau puisse se jouer à partir de cases vides que l'on remplit suivant des numéros voulus ou prémédités.

— Et, pour vous, la peinture abstraite demeure encore valable?

— Oui! Je ne considère pas que la peinture abstraite soit terminée, au contraire elle débute. Il y a tout un monde à explorer, et actuellement c'est un peu comme dans les bistrotts à minuit, on passe le balai et on ferme.

— Cette exploration ne devrait-elle pas s'effectuer au sein d'œuvres collectives?

— Sans doute est-ce une grande satisfaction pour un peintre que de travailler à une œuvre intégrée dans une architecture, mais à mon avis la peinture de chevalier n'est pas morte et demeure essentielle pour assurer le développement du créateur. Il y a une part de rêve à respecter. L'important est d'être en accord, en communauté intime avec un tableau. A chaque toile j'ai trouvé quelque chose que j'ignorais, j'ai approfondi même si cette toile n'est pas réussie.

— Mais ne pensez-vous pas que le spectateur risque d'être plus saisi par une vision d'ensemble?

— Un spectateur n'a pas la même impression s'il est dans un immeuble ou s'il est chez lui face à un tableau. Un peu comme la musique de chambre face à la musique symphonique.

— Dans ce vaste marché où vous côtoyez le collectionneur, l'amateur, le directeur de galerie, accordez-vous une place importante au critique?

— Il y a de tout "chez les critiques comme chez les humains". Il ne faut pas prendre la critique au tragique mais avec humour. Certains sont des mystificateurs semant la confusion, d'autres des magistrats ou des stratèges qui pensent faire l'histoire de la peinture. Idéalement, le critique serait un intermédiaire entre le créateur et le public car notre langage est celui de la couleur et non du verbe.

— Votre peinture prend-elle racine dans les paysages québécois?

— Bien sûr. Je ne suis pas un paysagiste mais je conserve en moi des souvenirs merveilleux de ces espaces auxquels je suis profondément attaché.

— Est-ce là que vous avez débuté?

— Non. Je suis venu à Paris à 18 ans lorsque j'étudiais les sciences politiques et,

parallèlement, je me suis mis à peindre et, plus j'avais dans ce domaine, plus je ressentais le désir de peindre.

— Avez-vous l'impression que nous vivons une époque importante de la peinture?

— Oui, mais nous sommes dans une phase de confusion. Au seuil d'un grand développement...

VIE DES ARTS

A LONDRES

Les icônes
de la Galerie Temple
Expo Normand Fillion
à l'Arts Theatre

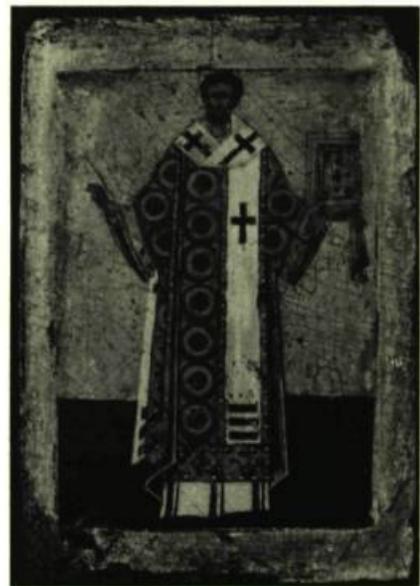
par Marie Raymond

Le long de Old Brompton Road, s'ouvre Yoman's Row, une rue modeste guère plus large qu'une impasse; pour peu qu'on s'y engage, on y découvre, voisinant le pub du quartier, la Galerie Temple dirigée par son propriétaire, un amateur d'icônes. M. Temple découvre, à travers le monde, les spécimens de sa collection par l'entremise de vendeurs professionnels; il ajoute à l'occasion quelques acquisitions faites sur place, au sein de souvenirs de famille ou d'héritage fortuit. Dès que les achats sont suffisamment nombreux, la galerie présente une véritable exposition. Pour la première fois cette année, celle qui est en cours fut itinérante tout l'été, voyageant jusqu'en Écosse en passant par Chester et York avant de regagner son domicile permanent.

Toucher à l'art des icônes, c'est aborder une civilisation qui s'est forgée à travers un chassé-croisé d'influences diverses. Les premières icônes viennent en fait de Constantinople à une époque où l'on utilisait une technique employée dans certains portraits des tombeaux égyptiens. L'art est rayonnant, la foi religieuse l'est aussi; l'icône, image sainte dans l'Église grecque orthodoxe, se retrouve plus tard en Russie où elle serait — au départ — l'œuvre d'un artiste venu de Grèce et réfugié à Kiev.

L'œil habitué reconnaîtra sans doute facilement ses différentes origines, mais ce qui les fait d'abord aimer c'est, je crois, la richesse des coloris particulièrement éblouissants pour un Occidental: l'abondance de l'or et aussi le matériau de bois qui confère au sujet plus de densité. L'icône peut avoir des dimensions diverses, varier entre un triptyque très large et un panneau modeste, raconter le Nouveau Testament et fourmiller de vie autant qu'un Brueghel ou fixer — comme un de nos primitifs — l'expression d'un regard ou la gravité d'un geste. Elle reflète toujours dans son symbolisme l'émotion de l'homme profondément soumis à son monde intérieur et, si certaines sont de purs chefs-d'œuvre, c'est qu'elles allient les contrastes du monde byzantin à une rigueur classique plus nettement cartésienne.

L'icône est un peu comme une pièce de musique, nous dit un connaisseur, le professeur Talbot Rice. J'ajouterais qu'elle prolonge en nous son harmonie par sa façon expressive d'interpréter un thème unique.



*

L'Arts Theatre est le siège social de l'Unicorn Theatre Club qui s'est donné pour rôle l'épanouissement artistique des jeunes. Son activité première est la direction d'une troupe de comédiens qui offre des matinées pour enfants, des spectacles pour public de 13 à 18 ans et, à l'occasion, du théâtre à l'heure du déjeuner. Il favorise aussi des groupes de discussions, des improvisations scéniques; il organise des projections de films et des concerts de musique de chambre.

Au sous-sol du théâtre se trouve le salon vert réservé à des expositions restreintes; Normand Fillion y était invité pour sa première londonienne. Sans l'apport de la couleur, il est difficile de donner une juste idée de la qualité d'une œuvre déjà connue chez nous par des expositions solo chez Agnès Lefort et à la Galerie Zanettin. Fillion a gardé d'un séjour précédent en Italie, le goût des figures antiques; deux de ses émaux — *Les Euménides* et *Les Choréphores* — sont des têtes lumineuses toutes en relief sur un fond cuivré particulièrement réussi. On retrouve par contre dans *Impression d'automne* et *Été indien* les flambées classiques de nos forêts d'érable; deux compositions stylisées de thèmes plus abstraits se nomment *Fleur de paix* et *Fleur de guerre*; elles se distinguent par la fermeté du trait et l'harmonie des bleus. Éclectique dans son ensemble, l'inspiration de Fillion semble servie par un métier très sûr, et il est particulièrement intéressant de souligner qu'il a été choisi comme exposant, à titre de jeune artiste susceptible d'apporter par son œuvre une contribution valable.

PROCUREZ-VOUS LES CATALOGUES DU MUSÉE DE QUÉBEC

Déjà parus: Sculpture traditionnelle du Québec, été 1967.
Peinture traditionnelle du Québec, été 1967.
Objets d'art grec du Louvre, été 1967.